

A l'Ensemble Théâtral Mobile

« Notre Sade » pour sortir de l'enfermement

Michèle Fabien a fait appel au Marquis dans un texte rien moins que facile. Avec le concours de Marc Liebens et la présence de Sylvie Milhaud, il devient spectacle

Se montrer à la hauteur d'un beau ou d'un grand texte n'est pas à la portée de n'importe quel acteur. Porter un texte difficile, non pas à bout de bras comme un fardeau trop lourd, mais du bout des doigts, avec aisance, humour et sensibilité, l'est encore moins. C'est pourtant ce que fait Sylvie Milhaud dans « Notre Sade ». Gracieuse et gracieuse mais forte, déchirée et torturée mais drôle, belle et vivante enfin, elle se livre à ce que l'on appelle, pour aller vite, une « performance d'actrice ».

Et cependant le texte de Michèle Fabien, qu'épouse étroitement la mise en scène de Marc Liebens, n'est ni simple ni évident - qu'il ait fallu sept années au manuscrit pour devenir spectacle en est une preuve - et le spectateur que piégerait une distraction passagère risque fort de « ramer » pour raccrocher. Mais le sujet de « Notre Sade » autant que son écriture dramatique n'a rien d'une croisière en eaux calmes.

UNE FEMME EST LÀ, dans l'arène d'une scène presque nue. Sur le sol rouge sang, deux néons qui parfois s'éteignent esquissent une perspective de fuite... qui se cogne et rebondit contre un dispositif en demi-cercle. Pas de fuite. La femme qui est devant nous tourne en rond; sur le plateau et dans sa tête. Elle est hantée par le souvenir et les écrits d'un homme, mort il y a près de deux siècles: Donatien-Alphonse-François, Marquis de Sade, qui vécut deux fois treize ans « enfermé dans une tour sous dix-neuf portes de fer ».



Sylvie Milhaud : une femme belle, sensuelle, vivante; elle sortira de sa prison (Photo Danièle Pierre).

Un homme qui écrit à l'administration pénitentiaire pour exiger qu'on lui appose un verrou supplémentaire à l'intérieur de sa cellule.

Celle qui est enfermée là fantasme son Sade. Elle l'appelle et l'interpelle. Se prend pour lui. Dit « je » à sa place, mais au féminin. Dit « elle » au lieu de « moi », et « moi » quand elle joue à Madame de Montreuil (la belle-mère de Sade, qui le fit emprisonner). Quand elle parvient à prendre un rien de recul pour se moquer de sa folie, elle s'apostrophe à la deuxième personne: « Tu rêves, il faut sortir de toi ce délire infer-

nal ». Difficile de ne pas perdre la boussole dans ce maelström.

L'HUMOUR, l'ironie, la dérision prennent de temps à autre (il faut bien souffler!) le relais de la souffrance. Le Devin Marquis lui-même en prend pour son grade. Cela nous donne le plaisir de goûter quelques scènes savoureuses: Sylvie Milhaud, assise en tailleur mange des huîtres, le sarcasme au bout de la fourchette. La même, un paradoxe plus loin, danse très sensuelle sur les mots terribles de la Marquise qui fit enfermer notre marquis.

Mais la douleur toujours re-

vient. Comment la calmer? Comment (s'en sortir? Les mots? Ecrire peut-être... ça ne marche pas; «rire dément du Marquis de Sade, qui justement, avait ce problème-là».

Alors: le cinéma? Et la comédienne de s'imaginer, de parler en scénariste: «plan fixe, là...», «panoramique sur...», «cut, coupez».

LES MACHINES présentes sur le plateau (un magnétophone, un appareil photo, une télévision) ont beau n'être que des objets, elle peut grâce à eux s'offrir sa propre voix, son œil à elle, sa bouche à elle. Médiatisant son corps morcelé, les machines qu'elle aime et qui l'aiment seront les instruments de sa délivrance...

Ce morceau de théâtre torturé - et de théâtre de la torture - va-t-il finir là? Nous resteraient, trop dans la tête et pas assez dans les tripes, le souvenir de quelques belles fulgurances. Phrases, images ou mouvements forts; signes Fabien, Liebens ou Milhaud.

Le rideau tombe (à moitié) et la comédienne s'en va. Halte! Où cela? A-t-on oublié l'hémicycle sans issue où l'a enfermée une mise en scène pertinente... jusqu'au sadisme?

Une femme descend alors du plateau et se campe devant les spectateurs pour confier que, désormais, elle n'a plus mal au cou, plus mal aux mots. Délivrée, elle peut renvoyer Sade et ses cendres à l'Histoire; dire «Moi». «Happy end» donc, malgré tout.

Dire que Michèle Fabien aurait pu ne jamais écrire «Notre Sade» et Marc Liebens ne jamais le monter. Qui a crié que cela n'aurait pas empêché le monde de tourner? Mais qui a crié aussi que cela empêche peut-être le théâtre de tourner... en rond?

Stéphane JOUSNI.

Marcel Moreau,